

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Band: 79 (1989)

Heft: 3-4

Artikel: Le vocabulaire d'une compagnie suisse romande pendant les mobs de 1939-1945

Autor: Villard-Traber, Emile / Chevalley, Hervé

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le vocabulaire d'une compagnie suisse romande pendant les mobs de 1939–1945

Introduction et commentaire de Hervé Chevalley

(Première partie)

Introduction

Le cinquantenaire du début de la Deuxième Guerre mondiale a donné lieu en Suisse, en dehors de commémorations controversées, à la publication de plusieurs ouvrages qui nous font mieux connaître la vie quotidienne qui fut celle aussi bien des soldats que de la population civile pendant cette difficile période de notre histoire.

L'étude de E. VILLARD-TRABER, dont nous publions ci-après de larges extraits, présente l'originalité de participer à ce même but en s'attachant à inventorier le langage, et plus précisément le vocabulaire, d'une unité de l'Armée suisse confrontée aux dures réalités d'une mobilisation de guerre. Son intérêt est donc non seulement historique et sociologique mais surtout linguistique.

EMILE VILLARD, né à Bienne en 1913 d'un père d'origine vaudoise et d'une mère neuchâteloise, a un mérite particulier à avoir choisi pour objet d'étude le vocabulaire d'une troupe militaire. En effet, ses idéaux pacifistes l'avaient d'abord amené à refuser son enrôlement, ce qui lui valut d'être plusieurs fois condamné et emprisonné avant d'être exclu de l'Armée et, surtout, d'être prié pour cette raison de quitter («*consilium abeundi*») l'Université de Zurich où il poursuivait de prometteuses études commencées à Berne. Cependant, lorsque les événements internationaux lui firent comprendre que la guerre était inévitable, il demanda et obtint sa réintégration.

C'est ainsi que, jeune marié (il avait épousé en 1937 Mlle Anneliese Traber, institutrice dans le canton de Zurich), il rejoignit à la mobilisation de 1939 la 3^e compagnie de couverture-frontière du bataillon 222, stationnée dans le secteur de Tramelan. Sa formation en philologie française, son intérêt pour les phénomènes de langue l'amènèrent à s'intéresser au langage de ses camarades et à recueillir leur vocabulaire. Peu après la guerre, il tira de son enquête une étude de 71 pages qu'il intitula *Le vocabulaire d'une compagnie suisse romande pendant les mobs de 1939–1945*.

E. VILLARD-TRABER acheva ensuite ses études à l'Université de Bâle, fit une thèse sur la poésie patriotique française de 1914–1918 et fut professeur de français pendant vingt ans au Gymnase Am Kohlenberg de Bâle. Par ailleurs, il déploya avec son épouse une intense activité en faveur des droits de la femme, faisant notamment paraître en 1959 une brochure intitulée *Frauenstimmrecht, von einer Abstimmung zu einer Krise unserer Rechtsordnung*. Parallèlement, jusqu'à sa mort survenue le 23 mars 1986, E. VILLARD-TRABER consacra ses loisirs à la rédaction d'aphorismes et à la constitution d'un fichier encyclopédique dont le fil conducteur est l'intérêt passionné qu'il eut toujours pour les mots, intérêt que manifestait déjà son étude, demeurée impubliée jusqu'ici, sur le vocabulaire d'une troupe militaire pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Ce travail, dont un exemplaire se trouve déposé au bureau du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, est divisé en trois parties. De la *Préface*, que les acquis récents de la linguistique en matière de français populaire et régional rendent caduque, nous avons retenu deux passages, le premier présentant la compagnie en question et le second analysant avec finesse les spécificités du langage des soldats.

Suit l'*Etude thématique*, reproduite intégralement, du vocabulaire de la compagnie, structurée selon les domaines principaux de la vie quotidienne sous les drapeaux. Le travail se clôt par un *Petit dictionnaire*, reprenant selon l'ordre alphabétique et définissant les termes apparus dans le volet précédent. Nous avons estimé judicieux d'extraire de ce lexique tous les mots qui relèvent du français régional de Suisse romande, en laissant de côté tout ce qui est français argotique, populaire ou familier; en effet, l'enquête de E. VILLARD-TRABER constitue une source unique pour la connaissance du parler romand de cette époque, ce qui justifie la publication de cette part-là du travail purement lexicographique de l'auteur. Le commentaire placé en conclusion dresse une brève analyse des composantes du vocabulaire ainsi recueilli.

Préface

[La troupe où E. Villard-Traber effectua son enquête était] une compagnie de couverture-frontière (comprenant donc toutes les classes d'âge: élite, landwehr, landsturm), la 3^e du bataillon 222. Son rayon de recrutement, à quelques exceptions près, se limitait assez exactement à la population romande de la ville de Bienne, au vallon de St-Imier entre Corgémont et Cormoret ainsi qu'à la région de Tramelan. Les soldats habitant Bienne étaient tous plus ou moins bilingues (il leur arrivait de parler allemand entre eux), bien que nés de parents romands et bien qu'ayant suivi les classes françaises de leur ville. Ils se distinguaient en outre des éléments plus authentiquement jurassiens-bernois en ceci qu'ils apportaient des réminiscences d'autres cantons. Ainsi moi-même, vaudois par mon père et neuchâtelois de la Montagne par ma mère, je connaissais depuis mon enfance un certain nombre de mots n'ayant pas cours dans le rayon de recrutement de la compagnie (le plus caractéristique est peut-être celui qui désignait le combustible dans le canton de Neuchâtel: l'«affocage» ou «focage»). Il faut noter, en outre, que la compagnie a compté dans ses rangs cinq Genevois, temporairement même six. Ils avaient été versés à la III/222 soit parce qu'ils habitaient la région indiquée au moment de la constitution des troupes-frontière, soit parce qu'ils y avaient habité précédemment. Il était facile de se rendre compte que ces «Genevois» apportaient un vocabulaire argotique beaucoup plus varié que celui dont disposaient leurs camarades. D'une façon générale, les contacts avec la population des lieux de stationnement de la compagnie n'ont pas été de nature à enrichir le vocabulaire usité dans ses rangs. Elle n'est guère sortie, en effet, de son rayon de recrutement et, quand elle l'a fait, ce n'a jamais été pour aller bien loin. Stationnée d'abord, comme compagnie de réserve du bataillon, aux Reussilles près de Tramelan, elle descendit bientôt à Tramelan même, son lieu de rassemblement, où elle resta jusqu'en 1941. Ensuite, selon le système de relèves en vigueur, elle occupa à plusieurs reprises le secteur frontière du bataillon (Côtes du Doubs-Saignelégier). En 1943, un changement étant intervenu dans le dispositif du régiment, elle eut une nouvelle place de rassemblement: Courtelary, et un nouveau secteur de guerre: le versant nord du Chasseral, depuis les monts de Cortébert jusqu'à la Combe Grède. Mais, ce secteur se rattachant à une ligne de moindre importance, la com-

pagnie fut appelée à faire ses relèves ultérieures dans la région de la Vue des Alpes, au sud de La Chaux-de-Fonds. Ce n'est qu'en juin 1944, lors de la mobilisation partielle rendue nécessaire par le débarquement allié en Normandie, que la III/222 occupa pour la première fois son secteur du Chasseral. La dernière relève enfin, en février-mars 1945, la ramena dans la région de La Chaux-de-Fonds.

Ainsi donc, les possibilités d'enrichissement lexical par le contact avec les populations de régions différentes ne furent qu'au nombre de deux: le contact avec les Franches-Montagnes (encore fortement patoisantes) et celui avec la région de La Chaux-de-Fonds. Pourtant, il s'agit là de possibilités purement théoriques qui, à ma connaissance, ne donnèrent aucun résultat pratique. Ces régions étaient trop proches de celle où se recrutait la compagnie pour qu'un contact étroit n'ait pas existé entre elles de tout temps. Par conséquent, le séjour limité de la compagnie dans la région de Saignelégier ou de la Vue des Alpes ne pouvait plus créer de faits nouveaux, susceptibles de se prolonger et de se refléter dans le vocabulaire courant du soldat. [...]

On aurait tort de ne voir dans le langage du soldat suisse romand que le reflet pur et simple de la langue populaire parlée dans la partie française de notre pays. Les différences, même si elles ne permettent pas de considérer l'idiome du soldat comme un argot particulier, restent sensibles et assez importantes pour qu'on les soumette à un examen.

Tout d'abord parce que le langage du soldat est exclusivement un langage d'hommes. Les scrupules qu'on a communément à employer certaines expressions un peu crues dans une société composée en partie de femmes et d'enfants disparaissent dès que les hommes sont entre eux. Aussi le langage du soldat est-il dénué de pudeur conventionnelle, grossier avec ingénuité. Certains mots que le bon ton bannit de l'usage courant (merde, cul, chier, bordel, etc.) y figurent avec un droit de cité aussi incontesté que celui de tous les autres. La rudesse d'expression, le tour robuste des propos, la plaisanterie scatologique, la métaphore à base sexuelle y jouissent même d'une faveur indéclinable qui contribue à pousser au premier plan des mots que le langage courant maintient dans l'ombre.

D'autre part, la vie militaire est une révolution assez radicale des habitudes de la vie civile pour entraîner certaines conséquences linguistiques. Des préoccupations nouvelles surgissent, d'autres disparaissent, et tout cela se reflète dans le langage du soldat. Ainsi, ce n'est guère qu'au service militaire que la plupart des civilisés d'aujourd'hui peuvent prétendre qu'ils travaillent à la «mitre» (à la mitrailleuse), ou se plaindre qu'on leur fasse faire du «biribi» (école de soldat), ou se moquer de leurs «cabots, juteux et grosses légumes» (caporaux, officiers et officiers supérieurs). On peut même admettre que le plus grand nombre des citoyens auraient ignoré leur vie durant ce qu'est un «pécé» (poste de commandement) ou, dans un tout autre domaine, ce qu'il faut entendre par «morpions» (poux de corps), s'ils n'avaient pas été appelés à séjourner sous les drapeaux.

Mais, parmi tous les facteurs qui déterminent le caractère particulier de l'idiome militaire, c'est à la situation psychologique du mobilisé que revient la première place. Arraché brusquement au monde auquel il avait pris l'habitude de coïncider, le soldat se trouve tout à coup introduit dans une immense et omniprésente machine sur laquelle il n'a pas de prise et qui dispose de lui, de sa vie et de ses forces, avec une rigueur absolue. Même s'il est patriote convaincu et réfléchi, même s'il ne demandait pas mieux que d'être arraché pour un temps à une routine étouffante, l'homme une fois «dans le rang» se sent trop profondément touché par la négation de son individualité en tant que personne souveraine pour ne pas réagir de quelque façon. Il ne se révolte pas, car le propre de l'homme n'est pas de se révolter. D'ailleurs, dans la presque totalité des cas, il a consenti préalablement à cette «déchéance» (il est «déchu» de la libre disposition de sa personne) passagère. Mais il restaure partiellement son indépendance spirituelle en mettant de la distance entre cette vie et lui-même, il rétablit l'équilibre en se détachant de la réalité par un dédain stoïque et par un parti pris courageux de blague.

Ce recours, pourrait-on dire, à une philosophie instinctive et assez voisine d'un fatalisme qui fait la part du feu pour mieux sauver le reste amène le soldat à donner la préférence, dans le choix de son vocabulaire, aux mots qui neutralisent le mieux la réalité en la dépréciant. De là cette tendance, commune à tous les langages de soldats, à tout exprimer par des termes qui s'appliquent normalement à des objets ou des êtres ou des notions de moindre valeur. Le fusil n'est plus un fusil, mais une «seringue»; le cheval n'est plus un cheval, mais un «roquet», une «chèvre» ou un «canard»; les pieds deviennent des «panards», des «graillons»; la montre un «clou» ou un «péclot», tandis que les autos s'appellent des «bagnoles», des «chiottes» et le soldat lui-même un «pioupiou» ou un «troufion».

D'autre part, la fantaisie verbale, la déformation saugrenue de mots existant déjà, l'accouplement bizarre de termes rares ou impropres, l'expression imagée sont presque le seul plaisir que le soldat puisse s'accorder au cours des marches, des exercices et des travaux qui sont son pain quotidien. Quoi d'étonnant, donc, à ce qu'il en fasse amplement usage.

La conclusion à tirer de ces considérations diverses est double. D'une part, la proportion des vocables nouveaux et des acceptions inédites de mots anciens lancés et utilisés par le langage du soldat suisse romand de 1939–1945 est trop faible pour qu'on puisse parler d'un argot particulier à ce soldat. D'autre part, le déplacement des valeurs et des préférences lexicales opéré par la vie militaire au sein même du langage populaire courant est assez important pour marquer l'idiome du soldat de son sceau et pour rendre intéressante la tentative de le décrire dans ses manifestations essentielles. [...]

Etude thématique

En principe, la présentation thématique touche à tous les domaines de la vie civile et militaire. Car le soldat n'est pas seulement un instrument docile qui fait des manèges d'arme, transporte un sac plutôt lourd au cours de marches plutôt longues et dessert toutes sortes d'engins dangereux, mais un homme qui reste, même sous l'uniforme, le miroir spirituel de la vie entière. Pourtant, si l'on examine son langage, c'est bien à la vie militaire proprement dite qu'on s'arrête en premier lieu.

Essayons d'abord de le voir lui-même comme il se voit. Car il ne s'épargne pas, dans son langage dépréciatif. Ainsi il ne parle que rarement de sa tête ou de son visage; il préfère parler de son «caillou», de sa «tronche» quand il y a mal, de la «boule» quand il la perd, ou de «cafetière, cabosse, chou-rave, ciboulot, pouillat» dans les circonstances les plus diverses; son visage est une «binette», ou un «mufle», un «blair», une «gueule», une «fraise», sans que ces termes soient toujours désobligeants. Le nez aussi peut s'appeler «blair» ou «fraise» (de ce dernier terme surtout quand il s'agit d'un «poivrot»), mais il s'affuble généralement du nom de «pif», qui rime avec «tif», employé pour cheveu. Les yeux sont des «quinguets», tandis que la bouche est communément la «gueule» (comme le visage), le «mors», ou, quand elle parle trop, le «gros mors» ou le «crachoir». Enfin, pour terminer avec la partie la plus noble de l'homme, notons qu'en 1939–45 elle ne s'ornait plus que très rarement de la barbe au menton appelée «bock». Plus bas, le ventre est le «bidon», le «bide», et quand on menace quelqu'un de foncer sur lui, on lui promet qu'on va lui «rentrer dans le cadre». Sans fausse honte, le cul s'appelle cul ou «pétard». Les jambes sont le plus souvent des «guiboles», mais aussi des «quilles» ou «compas». Les pieds, enfin, ont une importance particulière. Ils sont le moyen de locomotion le plus fréquent pour le soldat, du moins dans l'infanterie où l'on a l'habitude d'«aller à pince». Au cantonnement, on ne les apprécie guère, surtout quand il s'agit de ceux du copain et qu'on les appelle des «fromages». Pourtant le terme le plus courant est «panards», quelquefois aussi «tartines» ou «graillons».

Cet individu, pour qu'il soit un soldat, il faut l'équiper, le revêtir d'un uniforme, lui donner des «frusques» ou des «fringues». A l'arsenal, il se montrera assez pointilleux sur le chapitre de l'élégance, et il s'efforcera d'éviter qu'on ne lui «colle» des «falzars» (ou des «falzutes»), c'est-à-dire des pantalons ayant déjà servi. Il n'aimera guère non plus entrer en possession de «bateaux» (souliers grands ou larges), mais il montrera à tous les copains les belles «godasses» qu'il a «attrapées» et discutera interminablement de «grelons, godillots ou croquenots». S'il est «appointé» ou caporal, il veillera à se procurer ses «mèches» (galons pour la manche). Mais il ne se donnera pas la peine de nommer tous les menus objets ou effets qu'il touche. Ce sera, simplement, son «bordel» (ou son «fourbi, barda, commerce, cheni, bazar, business, fricot, butin», etc.). D'ailleurs, il ne reçoit pas tout à l'arsenal: il apporte son linge de corps de la maison, sa «liquette» (che-

mise), le «tire-jus» (mouchoir) qu'il a dans sa «profonde» (poche), etc. En outre, chaque soldat suisse vient au service avec une montre, qu'il appelle, suivant sa qualité, une «breloque», un «ognon», une «tocante», un «clou» ou un «péclot».

Pour que les soldats deviennent une troupe, il leur faut des cadres: des «sous-offs» pour former les groupes, des «officemars» pour former les sections, les compagnies, etc. Tous les grades, pourtant, n'ont pas un nom spécial dans le langage du soldat. Les officiers supérieurs, pris en paquet, sont tout simplement les «gros», ou les «grosses légumes». Les caporaux sont des «cabots», les officiers subalternes des «juteux», mot avec lequel on désigne aussi le «lieutenant», tandis que le premier-lieutenant est un «premier-jus». Le «colon», évidemment, est le colonel. Par abréviation, le quartier-maître s'appelle «qû-emme» (Q.M.), de même que tout commandant (cp., bat., rgt., etc.) un «cédété» (cdt.). Le capitaine est l'autorité dont le soldat dépend le plus directement, aussi est-ce lui qui bénéficie du plus grand nombre de dénominations. La plus courante est «capiston», mais on emploie aussi, par analogie avec la vie civile, «patron», «vieux», «singe», et l'on entend quelquefois quelqu'un parler, par plaisanterie, du «pitaine». Enfin, le fourrier n'est appelé occasionnellement «fout-rien» qu'à cause de la proximité phonétique des deux termes.

Le soldat, naturellement, est armé. Le fusil est son arme personnelle. Il tient à lui plus qu'il ne l'avoue. Aussi l'appelle-t-il, presque amicalement, son «flingot», ou, moins gentiment, un «flingue» et, quelquefois, une «seringue», une «arbalète». Quant à la baïonnette, elle n'a plus guère d'importance, sinon ornementale, et le soldat romand s'est abstenu de lui donner un petit nom.

Le soldat suisse n'ayant pas eu à se battre, sa vie militaire se résume en quatre mots: exercices, travaux de fortification, garde et loisirs. L'exercice est ce qu'il apprécie le moins, et, entre les variétés d'exercices, celle qu'il appelle le «drill» ou le «biribi» (école de soldat), celle qui figure souvent à l'ordre du jour sous le nom de «reprise en main». Pour lui, c'est faire des «conneries», des «bœuferies». Il préfère indubitablement s'exercer aux différentes armes, ou, comme il dit, «travailler» à la «mitre» (mitrailleuse), au «caninf» (canon d'infanterie) et, faute de mieux, au «effemme» (fusil-mitrailleur). Pourtant, le seul exercice auquel il prenne un intérêt constant et, donc, un plaisir réel, c'est le tir. Le soldat aime «ferrailler» (tirer de nombreux coups suivis), au stand ou dans le terrain, peu importe. Mais il évite autant que possible de fonctionner comme «cibare», n'ayant aucune prédilection pour la colle et les «bletz» (petits ronds de papier que l'on colle sur la cible pour boucher les trous faits par les balles). Et il cache son désappointement sous des plaisanteries quand, ayant peut-être «maillé» (tordu) son fusil ou «arraché» (tiré en pressant trop brusquement sur la détente), il a fait un «loque» ou une «pendule» (coups hors cible), quand il a «loqué».

Le soldat n'a pas non plus l'enthousiasme le plus grand pour les inspections de tout genre qu'on lui fait subir. Il trouve que le commandant de «bat»

(bataillon) ou le «gros» en question aurait mieux fait de rester à son «pécé» (bureau). Mais, quand l'inspecteur est là, le «troufion» s'efforce tout de même de lui «en foutre plein la vue» (de l'épater) et il «y en met» ou il «y en met un coup». Alors il peut arriver qu'il s'énerve, qu'il s'«étrule», qu'il se mette à «pétouiller», à «pécloter» (à s'embrouiller dans le maniement des armes), à faire des «crevées» (fautes). Mais il arrive aussi que tout aille à souhait: que ça «biche», que ça «gaze». Alors tout le monde est content. Les marches d'entraînement ne sont pas toujours contraires à l'humeur du soldat. Il peut alors fumer et parler à volonté, il a presque l'impression de la liberté. Mais, lorsque la «tirée» (longue traite) est dure, lorsqu'il faut grimper une interminable «charrière» (route charretière conduisant de la vallée à la montagne), lorsqu'il faut «s'appuyer» un nombre respectable de «kils» (km) avec paquetage complet, alors le soldat «s'esquinte» (se fatiguer), il «la rote» ou il «la pile» (il souffre de l'effort qu'il doit fournir) et il maudit volontiers le sort qui l'a fait entrer dans les «millepattes» (l'infanterie). S'il se met à «chaquer» (neiger) ou à «flotter, roiller, rincer» (pleuvoir), s'il vient de la «flotte», du «bouillon», du «jus», ou une «rincée», une «roille», une «roillée» (pluie, averse), sans que le soldat puisse se mettre «à la chotte» (à l'abri), alors le plaisir est complet. De même quand il fait une «cuite», une «tiède» (grande chaleur), un «coup de chalumeau» (une brusque montée de la chaleur), ou quand il fait «frio» (frisquet), une «fricasse» (grand froid). Les intempéries sont quelquefois le coup de grâce et le soldat n'a plus le courage de continuer: il «cane» (il flanche), il «tombe en canelle». Souvent, pourtant, il préfère «la crever», plutôt que de s'arrêter au bord de la route.

Comme les marches, les travaux de fortification ont l'avantage, aux yeux du soldat, d'une plus grande liberté. Chacun a son «boulot» (travail) bien déterminé, on peut «boulonner», «bosser» tranquillement, sans «se biler», sans être harcelé par les ordres et les contre-ordres. On pioche, on «pelle» (pelleter), on extrait les pierres à l'aide de la «barramine» (levier de fer), on pose du barbelé et le temps passe: on n'en demande pas plus.

Pourtant, à l'exercice surtout, aux travaux de fortification aussi, le soldat trouve souvent le temps long. Quand il est à «poiroter» (être debout sans rien faire) autour d'un «effemme», la «cosse» (la paresse), la «molle», la «flemme», la «flemmingite aiguë» le gagne et ce qui lui «botte», alors, c'est de «tirer au flanc» ou, plus vulgairement, «au cul», c'est-à-dire de «poser sa cosse» (s'étendre) sous un sapin et de se «pourrir les yeux», de tuer le temps en dormant. Les officiers, eux, surtout s'ils sont «bileux», ne l'entendent pas de cette oreille. Ils ne peuvent pas admettre, bien entendu, que le soldat «se la coule douce» jusqu'au jour où, s'il y a un «coup dur» (bataille, combat), il donnera tout ce dont il est capable, comme il le promet pour se justifier.

Un chapitre délicat de la vie militaire, c'est celui de la pension. Bien manger est une des joies de l'existence, et le soldat, privé de beaucoup d'autres, se rabat volontiers sur elle pour ne pas perdre tout plaisir à la vie. De là le grand nombre d'expressions dont il dispose pour désigner cette activité, et

dont certaines appartiennent depuis longtemps au français populaire: «bouffer, boulotter, boustifer, chiquer, becter, croûter, se tasser, se taper», etc. Malheureusement, les jouissances de la table ne dépendent pas seulement de l'appétit des mangeurs, mais aussi de la qualité et de la variété des mets. Les choses se sont bien améliorées, paraît-il, à ce point de vue, depuis l'autre guerre. Mais le soldat est toujours prompt à la «rouspétance» (réclamation), et surtout quand il s'agit de la «bouffe» (nourriture). Quand elle est bonne, il n'y en a jamais assez; mais quand c'est des «fayots», les bidons retournent à moitié pleins à la cuisine. Aussi la popularité des «cuistots» dépend-elle exclusivement de la qualité de leur «cuistance»; on les juge d'après la «popote» (la nourriture, qu'on appelle aussi «bectance, tambouille, boustifaille, rata, rabiot», etc.). Quant aux différents mets, les goûts, naturellement, varient. D'une manière générale, on peut dire pourtant que le soldat de 1939–45 déteste moins que son aîné de 1914–18 le fameux «spatz» (viande bouillie), parce qu'il en a moins souvent. La «bidoche», d'ailleurs, pourvu qu'elle soit bien cuite, a toujours du succès. Ce qu'on n'aime pas, c'est la «hyène» (la viande quand elle est dure), ou le «singe» (la viande en conserve), quand il revient trop souvent au repas (on l'aime mieux comme ration intermédiaire). On préfère aussi, normalement, le «brignol» (le pain) aux «tuiles» (paquets de biscuits constituant la ration de réserve). Les «macas» (macaronis) ne perdent pas facilement la faveur dont ils jouissent et les patates, pourvu qu'elles ne soient pas à l'eau «plate» (sans graisse) mais qu'elles se présentent sous forme de «schtocks» (en purée) ou de «reuchtis» (rôties), rallient facilement un grand nombre de suffrages. Enfin, le fromage, tant qu'il n'est pas de la «gomme», trouve toujours amateur, mais on ne l'appelle plus que rarement «fromegi», ce terme appartenant aujourd'hui plutôt à l'enfance.

Le sous-chapitre de la boisson, pour autant qu'elle ne va pas aux frais du soldat lui-même, est des plus brefs. Le café (au lait) s'appelle «jus», quand il ne porte pas le nom servant à désigner toute boisson indéfinissable: «pistrouille».

Malgré, donc, la suffisance de la pension militaire, le soldat est heureux de tous les suppléments qu'il peut s'offrir ou qui lui parviennent sous forme de paquets. Quand il est «en fonds», il organise volontiers un petit «gueuleton», appelé aussi «poussegnon», ou, de préférence, une fondue: où qu'il soit, il saura se débrouiller pour dénicher le «câclon» (sorte de poêlon) nécessaire à cette réjouissance. Dans ces occasions-là, il ne mange plus pour apaiser sa faim, mais pour le seul plaisir. Alors il se «tasse la cloche», il «s'appuie» une ration «maison», il «s'en fout plein la vue», puis, le repas terminé, suivant son degré d'éducation ou d'ébriété, il «reupe» (roter) avec satisfaction.

Un autre chapitre est celui du logement. Le soldat a l'habitude de dire qu'au service il est «nourri, logé, blanchi contre un mur» (en effet, il faut qu'il envoie son linge à laver à la maison, s'il ne veut pas se contenter de le blanchir contre un mur). Mais il y a logement et logement. Alors que les officiers et sous-officiers ont leur «tôle» (ou «piaule, carrée, cambuse,

turne» = chambre), où ils disposent d'un «plumard», d'un «pieu» (lit) plus ou moins douillet, le soldat, lui, couche sur la paille et il s'estime heureux si on lui fournit un nombre suffisant de «couvertes» (couvertures), surtout à la saison froide. Le soir, souvent assez fatigué, il est tout content d'aller «pieuter», ou «se pieuter» (se coucher) et il «roupille», «pionce» jusqu'au matin aussi bien que dans un lit. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on ne fasse pas de bruit, mais quand un groupe de copains rentrent «joyeux», le «chambard» (ou «chnabre, chahut, boucan, pétard, potin, raffut») est inévitable. Le soldat aime aussi que son cantonnement soit propre: il a vite fait de rouspéter parce que «ça chlingue» (puer). Malheureusement, il n'aime guère «poutser» (faire les nettoyages).

Telle est l'armature, tel est le cadre de la vie du soldat: le cantonnement, l'exercice, les repas. Et cette vie a un caractère éminemment social: le soldat ne vit jamais seul, il est toujours entouré d'hommes qui partagent son sort. Sa sociabilité, c'est la camaraderie. De là l'importance pour lui des «copains», de ceux qui, vraiment, mangent le même pain que lui.

Ces copains, naturellement, il les juge, on le voit tout de suite aux termes qu'il emploie pour parler d'eux. Pour parler de lui-même, quand il tient à éviter le «moi haïssable», il dit «bibi», ou «mécol», «mézigue». Pour s'adresser amicalement à un camarade, il l'appelle «vieille branche», ou, quand ils sont plusieurs: «les potes», moins souvent «les poteaux», ou d'un collectif: la «clique», la «tierce». Quand il parle de ses compagnons en tant que soldats, il les nomme «trouffions, pioupious, pousse-cailloux», ou «tringlot» s'il s'agit d'un soldat du train, «tapin» le tambour, «poutz» celui qui fonctionne comme ordonnance d'officier; par contre, il n'emploie «poilu» que pour évoquer le combattant français de 1914–18. Celui de ses camarades pour lequel il ressent de la sympathie est un «chic type», un «bon gnère», tandis qu'il y a presque toujours une nuance de moquerie, amicale ou dédaigneuse, dans «zigue, zigomar, zèbre, ou bizu» qui est devenu le terme le plus usuel. Il y a de l'admiration dans «lascar», du mépris dans «mec», peu employé, évincé généralement par «mecqueux». Un «drôle de coco» est un homme dont on ne comprend pas la conduite. Le soldat, d'ailleurs, pour parler des copains, emploie des mots qui les désignent tantôt par un trait physique, tantôt par un trait moral. Un homme de haute taille est une longue «chique», ou une longue «giclée», un homme de petite taille un «boudzan», un «rase-terre», ou, si la petitesse va de pair avec un manque de vigueur, un «cradzet», une «mazette». Ce manque de vigueur peut être plutôt moral que physique et l'on passe au deuxième groupe, où l'on admire le courage du «crac» (on dira volontiers qu'il a «du poil au cul»), les facéties du «louffingue» ou du «loufoque»; où l'on se moque du «gogo» qui croit (gobe) tout, du «valaisan» qui mange comme quatre, du «pétouillon» qui s'«étrule»; où l'on méprise le «casseur», le «crâneur» qui cherche à se faire remarquer, la «gouape» qui passe sa vie dans les «pintes», le «gonfleur» ou «bourreur» qui invente les histoires qu'il raconte. Le soldat n'aime pas non plus le «cossard», le «tire-au-flanc» (ou «tire-au-cul»), le «fout-rien», car tout le travail retombe alors sur celui qui

ne l'est pas; il se défend comme il peut contre la «rosse» aux manières brutales, il ironise sur l'ingénuité du «bleu» (jeune soldat nouvellement arrivé à la troupe) et il écrase de son mépris le «lèche-cul» (le fragorneur). Avec ce dernier terme et avec «crevure» (homme lâche et vil), il passe au domaine de l'injure, où il peut donner libre cours à son imagination. Non seulement les termes injurieux sont très nombreux dans son vocabulaire («vache, bœuf, imbécile, con, couillon, trou du cul, sac, charogne, andouille, taborniau, corniflet, pignouf, nouille, vieille noix, miston, poivrot, haricot, goret, gommeux, gnaf, bourrique», etc.), mais il peut les combiner à l'infini les uns avec les autres («bougre de bœuf, charogne de miston», etc.). On voit, et on verra encore, que les relations entre soldats peuvent être tendues. En tout cas, le soldat n'est pas emprunté pour dire ce qu'il pense de certains de ses camarades, car il dispose encore d'une série d'adjectifs répondant à ce besoin. Dire d'un «bizu» qu'il est «piqué, tapé, fada, toctoc, sonné, seringué, maboul, dingot, cinglé» équivaut à prétendre qu'il est fou, stupide, qu'il a «perdu la boule». Ceux dont on affirme qu'ils sont «chiards» (peureux), «moindres» (pusillanimes, lâches), «râteaux, radins, râpins» (avares) ne peuvent se faire illusion sur l'estime qu'on a pour eux. En revanche, on admire celui qui n'a pas froid aux yeux (on dit qu'il a du «culot», qu'il est «culotté»), celui qui sait se tirer de n'importe quelle situation (on le dit «démerde», «débrouille»), ou celui qui a de la vie, qui est «vigousse». On envie celui qui est «verni» (qui a de la chance au jeu et dans les situations périlleuses), on se moque aisément de celui qui est «pouet», «mal foutu» (laid, difforme), de celui qui est «dur à la comprenaille» (qui a de la peine à comprendre), tandis que dire d'un copain qu'il est «fantoche, fantôme ou mariol» peut signifier à la fois qu'on le trouve drôle, étonnant, merveilleux, etc.

On voit que les soldats peuvent éprouver l'un vis-à-vis de l'autre les sentiments les plus divers. Au fond, on pourrait dire qu'ils vivent dans une certaine promiscuité, dont on décèle plusieurs conséquences dans les relations qu'ils ont entre eux.

Ces relations se manifestent tout d'abord sous la forme de conversations. Au service, les hommes ont le temps de parler abondamment et ils n'y manquent pas, même quand on leur enjoint, pendant l'exercice, par exemple, ou le soir après l'extinction des feux, de «la boucler», de «la fermer», c'est-à-dire de se taire. Ils trouvent toujours quelque chose à se dire. Certains sujets reviennent inlassablement. Ils parlent souvent de leur vie civile, de leur famille, de leur métier. Ils s'informent de ce que deviennent leurs enfants (leurs «mioches, moutards, griots, chiards», etc.), ils parlent de leur «bourgeoise» (épouse), ou, s'ils sont encore jeunes, de leur «fatre» (père), de leur «moutre» (mère), du «frangin», de la «frangine» (frère, sœur), et de leur «patelin», s'ils habitent un village. Ils parlent d'un tel qui est dans la «mouise» (misère, aussi: «dèche, purée, mélasse»), d'un autre qui a «fait son beurre» et a pris des allures de «grosse nuque», de «rupin» (de riche); ils discutent interminablement de la «boîte» (usine, fabrique) où ils «bossent» (travaillent), de leur «boulot», de leur «bûche» (de leur tra-

vail): l'horloger de ses «pièces», le «tape-semelle» (cordonnier) de ses cuirs, le paysan (appelé par les autres «pedzou, pégot ou paygot»), des vaches «gonfles» (météorisées) de son voisin, de ses «genisses» (prononcé: jnisse au lieu de génisse), de champs à «perguer» et de «lisier». Naturellement, il leur arrive aussi de toucher à la politique, de discuter des événements internationaux: des Allemands, qu'ils appellent de préférence les «Chnocks», les «Fritz», les «Frisés» et très rarement les «Boches»; des Italiens, qu'ils nomment les «Tchinks» ou, plus volontiers, les «Magutes»; des Juifs, qu'ils traitent de «Youpins», etc.

D'autre part, quand un grand nombre d'hommes sont obligés de vivre à l'étroit dans un même local, comme c'est généralement le cas pour une compagnie dans ses cantonnements, il est inévitable qu'il se produise des frottements, des chicanes, des «bringues». Cela commence peut-être par de petites farces que l'on se joue: on essaye de faire «marcher» le copain, de le faire «courir». Mais celui qui s'est fait «posséder» veut à son tour «avoir» celui qui «l'a eu». Il suffit que l'un des deux ait recours à un «coup de chien» (à un coup traître), pour que la plaisanterie dégénère en querelle. Les choses peuvent aussi s'envenimer d'une autre façon. Dans un cantonnement, il y a toujours des effets qui disparaissent de façon mystérieuse. Celui qui a à supporter le dommage est convaincu qu'on lui a «poissé» (ou «barboté», «rousti», «refait» = volé) l'objet en question et, dès lors, les suspicions vont leur train.

En réalité, les vraies bagarres sont plutôt rares. Les soldats savent ce qu'il peut en coûter, et ils savent aussi que, de toute façon, il faudra continuer de vivre en commun. Par contre, les promesses de coups et les récits de pugilats, où le narrateur a joué le rôle héroïque, ne manquent pas. Ceux qui sont «en rogne» commencent généralement par se «lancer des fleurs» (se dire des injures), puis par se promettre plaies et bosses. Les coups, qu'ils veulent se «foutre», sont des «jetons», des «marrons», des «châtaignes», des «pruneaux», des «pêches», des «pains», des «gnons» ou des «mandales». Ils s'en promettent même tout une série: une «volée». Ils jurent de foutre à leur adversaire une «dégelée» exemplaire (ou «schlaguée, trifouillée, esquintée, éreintée, astiquée, assommée, sonnée, raclée, cirée», etc.). Ils parlent même quelquefois de tuer celui à qui ils en ont, de le «foutre bas», et disent qu'ils se chargent de le «nuquer» (ou «bousiller, zigouiller, estourbir, occire, descendre», etc.). Mais, quand par malheur ils en viennent réellement aux mains, ils n'ont généralement pas le temps de «se schlaguer» sérieusement, ni de «s'amocher». Dès la première «claque» («baffe, gnaffe ou mornifle»), il se trouve des copains pour les séparer et même les «amochées» (blessures, contusions) de moindre importance telles que «poche-l'œil», «œil-au-beurre-noir» ou simples «beugnes» sont rares. D'ailleurs, l'esprit de camaraderie parvient généralement à triompher de ces menaces à la bonne entente.

Le danger de mésintelligence n'est grand que lorsque le moral de la troupe est bas. Et cela arrive, car le soldat a aussi une vie sentimentale. Quand la «mob» dure depuis longtemps sans qu'on en voie le bout (la «démob»),

quand le temps est trop régulièrement gris et pluvieux, le soldat, tout à coup, chope le «cafard»: il en a «plein la jatte», il en a «soulé», il en a «sec», il en a «marre», il «s'emmerde», il «s'en fait» pour un rien, il a «les bleus» (l'ennui de la maison, de la vie civile), il est «gringe» (de mauvaise humeur), il suffit d'un rien pour le mettre «en renaud» (en colère). Son caractère s'aigrît momentanément; il se met à «rouspéter», à «râler» à propos de n'importe quoi, il a toujours quelque chose à «repiper» (répliquer), il trouve tout «barbant», «rasant», il ne peut plus «blairer» ni «puer» personne. Il ne «chiale» pas, parce que ça ne se fait pas, mais il n'est pas dit qu'il n'en ait pas envie. Et si, par surcroît, il doit envisager de «rempiler» (continuer à faire du service) quand ses camarades seront licenciés (ce qui sera le cas s'il ne trouve pas de travail), alors tout semble perdu.

Le soldat lui-même lutte le tout premier contre un tel effondrement du moral. Il essaye de rejeter ses soucis en se répétant qu'il «s'en fiche», qu'il «s'en fout», qu'il «s'en balance», qu'il «s'en bat l'œil». Et quand cela ne réussit pas, il se trouve dans chaque compagnie quelque farceur ou loustic qui se met à débiter ses «conneries» (propos pour amuser la galerie: «bœuferies, crevées») pour dérider ses camarades rembrunis. S'il a une bonne «batouille» (la langue bien pendue), s'il est vraiment «marrant», «tordant», «maillant» (amusant), s'il possède l'art de «charrier», les copains ne tardent pas à perdre leur air morose, et les voilà qui «se boyaudent», se «gondolent», «se marrent», «se tordent», «se maillent» (rient aux éclats). Pour un temps du moins, la santé morale est rétablie.

Quant à la santé physique, il y a le service sanitaire pour la défendre. Les soldats de ce service, pour autant qu'ils sont rattachés aux compagnies d'infanterie, ne sont pas surchargés de travail. Au contraire, «ils se la coulent douce». Les cas graves évacués, il leur reste les cas plutôt bénins: les «amochés» (blessés) qui n'ont guère que des égratignures, les «crèves» ou «creuves» (prononcé avec -eu- ouvert), c'est-à-dire les maladies auxquelles le soldat ne sait pas quel nom donner, les «malfoutus» (malades) pour un ou deux jours, et, très rarement, une petite chasse aux «morpions» (poux de corps, appelés aussi «morbacs» ou «morbates»).

Pour revenir à la vie sentimentale du soldat, il faut noter que le «cafard» n'en est pas le seul problème. Il faut y ajouter la question sexuelle, qui tient une grande place dans les pensées, les plaisanteries, les conversations, les rêves (de la veille autant que du sommeil) et dans les actes du troufion.

Si, au service, le soldat n'est pas privé de tout plaisir sensuel (au contraire, il peut s'adonner à certains, à la boisson et au tabac, avec presque plus de liberté que dans la vie civile), il y a normalement quelque chose qui lui manque: l'amour, à tous les sens du mot. Or il semble bien que ce manque, quoique n'étant pas seulement celui de l'acte charnel, se manifeste surtout sous forme d'une plus grande irritabilité sexuelle.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le soldat aime les grivoiseries, qu'il ne craint pas les propos obscènes, qu'il parle des choses du sexe avec un sans-gêne presque absolu et qu'il dispose pour cela d'un vocabulaire que les ouvrages linguistiques, dictionnaires et autres, omettent généralement de

recueillir. Manière élégante, si l'on veut, d'éviter un sujet scabreux, et de ne pas prêter le flanc à la critique de la pruderie, mais non manière de servir la linguistique. L'histoire du verbe «baiser», éliminé du français courant au sens d'embrasser à cause du sens spécial qu'il a pris en langage populaire, est là pour prouver que la connaissance de cette terminologie peut être utile à l'explication de certains phénomènes lexicologiques.

Le soldat a plusieurs mots pour désigner les organes sexuels et, d'abord, celui qui lui appartient: la verge. Il se souvient quelquefois des noms que les garçons lui donnent quand ils vont encore à l'école, et alors il l'appelle «bique», «guigui», «guiglette» ou «piclette» (ce dernier mot est celui que j'ai entendu de mes parents déjà, avant même que j'aie à l'école, quand il n'était plus possible de faire autrement que de nommer le membre en question). Mais les termes les plus couramment usités sont «bisaule», «pioche» et «nœud», ce dernier entrant dans plusieurs locutions («aller aux nœuds» = aller faire l'amour; «se tirer ou se taper le nœud» = se masturber; «il y a du nœud» = il y a des femmes faciles à «refaire»). On peut aussi entendre, occasionnellement, «manche», «bout», «braquemart», tandis que «queue» est très courant. Les autres parties du sexe masculin sont le «sac» avec les «couilles» ou «roupettes» et le sperme s'appelle le «fouton» ou la «braise». Avoir la verge en érection, c'est «bander», «triquer» (moins fréquent), avoir «la trique» ou «une triquée» («trique» s'emploie également seul, pour désigner la verge en érection). Notons encore que les congés de 24 heures avaient, dans la troupe, le nom de «congé-burette», car ils étaient surtout envisagés comme la possibilité d'aller «se vider la burette» à la maison.

Naturellement, la femme est au centre des rêvasseries et des histoires sexuelles du soldat. Mais il n'emploie que rarement, pour parler d'elle, des termes sans quelque relent crapuleux. Il faut déjà qu'il s'agisse de son épouse (qu'il appellera sa «femme» ou «sa bourgeoise»), de sa sœur ou de sa fiancée (qu'il appellera sa «blonde», même si elle est brune ou noire, ou sa «gosse», sa «petite»), pour qu'il ait recours à un vocable respectueux. Quant aux autres femmes, quel que soit leur degré de vertu, il les désignera indifféremment au moyen de termes dont le sens propre oscille entre prostituée et vieille femme laide («garce, grognasse, toupie, gonzesse, pute, putain, môme, poufiasse, poule, moukère, rombière, punaise, baiseuse», etc.), ou les considérera simplement comme «du linge» («du beau linge», si elles sont jolies) ou des «jupons». En revanche, il semble être un peu à court de lexique en ce qui concerne l'anatomie intime de la femme. Pour désigner les seins, il n'a pas trouvé mieux que «tétons, nichons, nénéts, mamelles», termes courants dans le parler populaire de partout, et, s'il ne veut pas avoir recours, pour parler du sexe féminin, au «cul» à la fois grossier et imprécis, il ne dispose que de «con», mot usé à force de servir comme terme d'injure. Notons encore qu'il discute volontiers de «puce-lage», qu'il dit d'une femme qui a ses menstrues qu'elle a ses «bringues», ses «histoires», les «Anglais», tandis qu'il ne manque pas, lorsqu'il aperçoit

quelque part des bandes hygiéniques (appelées par lui des «pattes-à-cul») suspendues à quelque cordeau à lessive, d'en faire des gorges chaudes. Tout cela, pourtant, est plutôt statique. Or, ce qui intéresse le soldat, c'est le dynamisme de l'amour. Et ce dynamisme, négligeant les attouchements divers du début («peloter», etc.), tend surtout à une chose: à l'acte charnel. Pour le désigner, le soldat emploie, en dehors des euphémismes courants, des verbes tels que «piner», «baiser», «chnailler», «sauter», «grimper», ou des locutions comme «aller aux nœuds», «tirer un coup», «tirer une pêtée», ou encore, quand le plaisir de l'amour importe moins que le soulagement qui en résulte, le verbe pronominal «se vider». Enfin, «faire l'amour» n'est pas un plaisir sans danger: au risque de «gonfler» (engrosser) sa partenaire on peut parer au moyen d'un préservatif, appelé «capote» ou «capote anglaise», mais le danger des maladies vénériennes est plus sournois. On craint par dessus tout la «sif» (syphilis), mais on redoute aussi la «chtouille» (blennorragie, ou toute affection autre que la syphilis), et l'on abonde en sarcasmes contre le «chtouillé» (celui qui s'est fait «chtouiller»).

Le problème sexuel, s'il fait les frais de nombreuses conversations au cours de la journée, est intimement lié aussi au problème des loisirs, qui a, lui, des aspects divers. Le soldat, surtout s'il est non-combattant, ne peut être privé de loisirs. Il faut qu'il ait dans la journée, dans la semaine, un moment de liberté où il puisse se sentir de nouveau maître de sa personne. Mais, cette liberté, à laquelle il aspire de toute son âme, il ne sait pas toujours très bien quel usage en faire. Elle n'est souvent, pour lui, que la liberté de s'ennuyer. Si la compagnie est stationnée dans un «sale bled» ou dans un «trou» (petit village isolé), où le seul local à disposition de la troupe est la salle du cabaret, il lui faudrait vraiment une force de caractère au-dessus de la moyenne pour ne jamais succomber à la tentation de noyer l'ennui dans des beuveries.

En été, le problème offre des possibilités de solution plus nombreuses. Les journées sont longues et, si le temps est beau, on peut, après la déconsignation, aller «rôdailler» dans les environs, ou se livrer à un sport quelconque. Le soldat aime surtout «chouter» (jouer à football), les «chouteurs» sont donc toujours en nombre suffisant pour qu'on puisse organiser un petit match et, à l'heure de la retraite, les vainqueurs rentrent au cantonnement harassés et heureux de la «pilée» (défaite, aussi: «cirée, pile, pilée, piquette, tannée») qu'ils ont administrée à leurs adversaires.

Mais il arrive aussi qu'il pleuve (les soldats croient même quelquefois qu'il pleut plus souvent au service militaire que dans la vie civile), ou qu'on soit en hiver. Alors, les possibilités d'employer son temps intelligemment ne sont pas toujours très nombreuses. Il n'y a pas toujours un «foyer du soldat» où l'on puisse lire et, d'ailleurs, la majorité des soldats ne montrent guère de passion pour la lecture. Il reste surtout la solution la plus généralement pratiquée: la «pinte», le «bistrot», ou, dans les agglomérations d'une certaine importance, le «caboulot» et, si l'on désire se frotter à quelque «jupon», le «pince-cul», le «boxon». On aurait tort, pourtant, de croire

que le soldat se rend au café avec le propos délibéré de se «rondifier» (s'enivrer). Il est vrai qu'il n'y va pas pour boire de la «flotte» (eau). Mais il lui suffit souvent de «siffler» tranquillement ses trois «décis» en fumant sa «beutche» (pipe) ou en «grillant» quelques «tiges» (cigarettes, aussi: «sèches» et, rarement, «cibiches»), et en discutant de choses et d'autres avec les copains. Il se contente d'autant plus facilement de ce plaisir modéré si quelque camarade a apporté sa «viole» (instrument de musique quelconque, généralement: accordéon) ou «renifle» (accordéon), et agrémente la soirée de quelques airs. Le plus souvent, pourtant, il va au «bistrot» pour faire un «yasse», un «chtöck». C'est alors qu'on peut entendre les salles de café résonner des termes consacrés de ce jeu de cartes, appelé couramment le «sport national suisse». Les «chtöckeurs» s'échauffent rapidement et ce n'est pas leur habitude de parler à voix basse de «blind, bour, bock, chibre, chinder, match, nel, poutse, poutser», etc.

Toutefois, on ne saurait nier que la solution «cabaret» dégénère à l'occasion en solution «ivresse». Surtout quand les soldats sentent monter le «cafard», ou qu'ils viennent de toucher la solde. Car cette solution, à moins qu'on ne tombe sur un «pigeon» (civil qui paie à boire), est assez coûteuse. Il ne faut pas être «fauché» (sans argent) pour se l'offrir; on ne trouve pas toujours un copain qui soit d'accord de «casquer», «raquer» (payer) pour vous. Il faut donc avoir le porte-monnaie bien garni de «fric» (argent; aussi: «pèse, poignon, ronds»), ne pas trop compter avec les «balles» (francs) ni avec les «tunes» (pièces de 5 fr.). Une «soulographie» peut d'ailleurs commencer de la manière la plus bénigne, avec un simple «canon», par exemple, ou une «picholette» (chopine de vin). Mais, peu à peu, on se met à «pomper» (boire, ou «pinter»), ou l'on veut «arroser» dignement quelque événement heureux et, tout aussi insensiblement, on se «rondifie», on se «noircit», on se «soûle la gueule, la figure, le mors». Autrement dit: on se met «en foire», on commence à faire «la noce, la bombe, la ribouldingue ou la nouba» et le résultat, c'est qu'on est «noir» comme un polonais (ou: «allumé, chic, gaz, gelé, mûr, plein, quine, rond, tordu, secoué, spatz», etc.), qu'on ramène une «pliée» au cantonnement (ou une «assommée, cuite, caisse, gelée, moque, muflée, sonnée, torgnole, tuée, maillée, mortaise, peufnée, biture, gonflée, chique, pleureuse, pistache, secouée», etc.). Pour obtenir un tel résultat, il n'importe guère que l'on boive du «pinard», des «bocks» ou de la «gnole», pourvu qu'on en boive assez. Mais il est évident que les différentes sortes d'eau-de-vie («yense, couèchte, tiaffe, verte», etc.) y conduisent plus rapidement, surtout s'il s'agit de mauvaise eau-de-vie («pétrole, benzine, tord-boyaux, rince-boyaux, rince-cochon, fil de fer», etc.).

Les méfaits de l'alcool sont multiples. C'est lui, par exemple, qui est à l'origine d'un grand nombre de conflits que les soldats ont avec la discipline. Mais, pris entre le désir d'un «bon verre» ou d'un «petit verre» et la précision des ordres, le «troufion» préfère souvent interpréter les textes à sa manière, plutôt que de renoncer à son plaisir. Les peines prononcées contre des soldats ayant bu de l'alcool pendant les heures de travail ne

retiennent pas les amateurs de la dive bouteille de boire leur «chloucre» et de s'égayer ainsi les esprits. On emporte simplement une «topaze» (bouteille de vin) dans le «sac à pain», ou on remplit à temps son «boutillon» (gourde du soldat) de vin ou de «schnaps», ou encore, pendant les travaux de fortification par exemple, un «bizu» guette le moment propice pour «tracer» jusqu'à la ferme la plus proche et en rapporter un, éventuellement deux «kilos» (1 kilo ou kil = 1 litre). On cache ensuite les «cadavres» (les bouteilles vides) à quelque endroit, en attendant un autre moment propice pour les rapporter à la ferme.

C'est, d'autre part, souvent pour le seul plaisir de faire la nique à des règlements dont la rigidité l'exaspère que le soldat se lance dans des escapades qui peuvent le faire punir. Mais il agit alors selon une maxime courante qui dit que «tout est permis, pourvu qu'on ne se fasse pas pincer». Dans ces cas-là, pour réussir, il faut toujours faire vite: «barder, se bider, se bouger, grouiller, se grouiller, gazer, rappliquer, rabouler, radiner», etc. Il s'agit de ne pas avoir la «chiasse», la «déguille», la «trouille» ni la «pétoche» (peur), ni non plus de «chier aux culottes». Et quand on est sur le point de se faire prendre, quand le fatidique «vingt-deux!» annonce un danger immédiat, il s'agit de vider les lieux tout aussi lestement de «foutre le camp, de démerder, de lever, de mettre les tubes, les cannes, les voiles», ou tout simplement de «les mettre», ou encore de «se trisser, se débiner, se cavalier, se barrer, se défiler, dévisser», etc.

Pourtant, malgré la promptitude dont le soldat fait preuve en de telles occasions, il arrive qu'il ait la «poisse» (déveine) de se faire «épingler». Alors il se trouve «baisé», «refait», il s'est fait «chauffer», il est dans la «gonfle». Il va donc «trinquer» (être puni). Il peut s'estimer heureux si l'affaire se règle par une réprimande violente («bordée, insultée, engueulée, arsouillée»); c'est avec plaisir, dans ces conditions, qu'il se fait «engueuler» («ramasser, incendier, sonner, enguirlander»). Mais, si l'affaire est plus grave ou le capitaine plus sévère, le soldat va faire connaissance, pour un nombre variable de jours, avec le «clou» (appelé aussi «chtar, bloc, violon»). Cela vaut encore toujours mieux que de passer au «tourniquet» (au tribunal militaire).

Que ce soit pendant ses loisirs ou pendant le travail, à l'exercice ou au repos, le soldat emploie encore un grand nombre de mots. Il a à désigner toutes sortes de choses pour lesquelles les mots ordinaires ne lui semblent pas suffisants. Des animaux, par exemple, et parmi eux le cheval, qu'il affuble volontiers d'un nom péjoratif quand il est monté par un officier. Suivant les circonstances, il le considérera donc comme une «chèvre», un «cabri», un «picre», un «roquet», un «canard», un «gaille», un «braille», ou un «zèbre». De même le chien est pour lui un «cleps, un cabot», et le chat un «cratse».

Il donne également des noms spéciaux à certains véhicules. Il ne dira que rarement automobile ou auto, mais «bagnole» ou «chiotte», et ces mots n'ont plus, pour lui, la nuance péjorative qu'il réserve à «tacot». Un avion, s'il n'est pas d'un modèle récent, se dit un «coucou», une «moto»

(motocyclette) un «teuf». Le train, enfin, s'appelle le «dur» et, s'il s'agit d'un régional, le «traclet».

Un chapitre «délicat», et que les ouvrages linguistiques négligent généralement, en partie du moins, c'est celui qui a trait à la scatologie. Le soldat, dans ce domaine non plus, n'a pas l'habitude de mâcher ses mots, et, comme pour les choses du sexe, il ne craint pas d'utiliser ce vocabulaire en de nombreuses métaphores. Il a des besoins dont il ne voit pas pourquoi il se gênerait de parler et, s'il demande la permission de «lâcher un fil» au lieu de dire qu'il veut aller pisser, c'est uniquement parce que l'expression lui plaît. Quand il va aux «WC» (au «vécé»), il dit carrément qu'il va aux «chiottes», aux «chières» ou, plus rarement, aux «gogues», aux «gogue-nots». D'autre part, le mot «chier» est peut-être celui qui revient le plus souvent dans le langage du soldat. Il y a tant de choses qui le «font chier» (sauf le froid, car alors il «ne chie pas des braises»), que le soldat se voit obligé de parler énergiquement. Mais, quand il «chier» vraiment, il dit aussi qu'il «pose une plume, une borne, une morille d'Italien, une pêche», ou qu'il «coule un bronze», qu'il «baisse les culottes». Il y a en outre une autre sorte de «chieurs» pour lesquels il n'est pas tendre: les «pourris» qui, dans la colonne de marche ou au cantonnement, «lâchent des gaz» (ou: «se fendent, se coupent, distillent, chient, ventent») assez discrètement pour qu'on ne sache pas qui est le coupable, mais non avec assez de parcimonie pour que le nez des copains ne soit pas mis à la torture.

On peut clore, enfin, cette présentation du vocabulaire du soldat avec quelques «appréciations» qu'il emploie fréquemment. Il y a beaucoup de choses qu'il trouve «dégueulasses» (scandaleux, dégoûtant), mais il y en a d'autres dont il se félicite. Alors il trouve que c'est «bath, chouette». Une bonne répartie, pour lui, est «envoyée», et il juge les «prises de bec» comme les matchs de football: d'après le nombre de «goals». Quand deux copains sont en train de se «remettre en boîte», il marque les phases de la joute verbale d'une admiration mathématiquement mesurée: une bonne réponse, c'est «un à zéro»; une réponse «envoyée», c'est «deux ou trois à zéro»; tandis qu'un «uppercut» qui met l'adversaire «knockout» (prononcé knockutt), c'est «cinq à zéro». Dans ces sortes de tournois, on invite aussi celui qui «encaisse» à «marquer la coche». Pour exprimer le sentiment qu'il éprouve en regardant un travail bien fait, il dit volontiers que «ça a d'la gueule», car il aime ce qui est fait «aux pommes» (bien fait; aussi: «aux p'tits ognons»). Par contre, s'il s'agit d'une femme bien faite, et principalement qui a une poitrine bien formée et suffisamment abondante, il trouvera qu'elle est «bien foutue», «bien balancée». Enfin, tout ce qui lui est agréable de quelque façon est «pépère». Pour qu'un officier soit «pépère», il faut surtout qu'il soit «à la coule». En revanche, tout ce qui est laid, désagréable est «moche»; ce qui arrive avec l'implacabilité du destin est «rectal»; ce qui est indifférent est «kif kif» ou «kif kif bourriko». Finalement, échouer dans ses projets, c'est se «trouver bec de gaz». Toutefois, le soldat n'est jamais emprunté pour varier ses appréciations à l'infini. (à suivre)

Riassunto. Con il «Vocabolario di una compagnia romanda durante le mobilitazioni generali dal 1939 al 1945» FS dà un particolare contributo alle numerose pubblicazioni che hanno accompagnato le controverse manifestazioni commemorative del 50° anniversario dell'inizio della Seconda guerra mondiale. Si tratta di un'opera, depositata presso il Glossaire des patois de la Suisse Romande, rimasta sin qui inedita; il suo autore, E. Villard-Traber, 1913-1986, più volte processato e poi espulso dall'esercito e costretto quindi a lasciare gli studi universitari per i suoi ideali pacifisti negli anni '30, chiese la reintegrazione nell'esercito nell'imminenza dello scoppio della guerra. Durante il servizio i suoi interessi linguistici lo indussero a raccogliere il lessico militare della sua compagnia. Nei larghi estratti qui pubblicati sono presentate le modalità dell'inchiesta, indi le voci e le espressioni raggruppate secondo i vari ambiti della vita militare a cui si riferiscono, dai vari gradi dell'esercito alle attività di servizio, dalle condizioni di alloggio ai pasti, dall'abbigliamento e dall'equipaggiamento all'anatomia e all'aspetto fisico, dai passatempi delle ore di libera uscita ai sentimenti, dall'osteria ai rapporti con l'altro sesso, dai giudizi sui camerati alle vanterie sulle proprie abilità. Trattandosi di un lessico settoriale di un ambiente quasi esclusivamente maschile vi prevalgono i registri familiari, ironici, popolari e volgari, in cui accanto a voci regionali son numerose quelle del francese popolare e dell'argot. Il glossario sarà pubblicato nel prossimo numero. R.Z.